

LA BIBLE D'OSTERVALD

Quelques notes du Pasteur Gabriel Leuenberger

v.5 2020

Jean-Frédéric Ostervald est né le 15 novembre 1663 à Neuchâtel où son père était pasteur. Son ancêtre, Robert, orfèvre, y était arrivé vers 1500, issu d'une famille noble de Westphalie - Hanovre. Jean-Frédéric voit le jour quelques années après la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui a ravagé l'Allemagne (que reste-t-il alors des biens des Ostervald ?), et peu avant la Révocation de l'Edit de Nantes (1685). C'est dire que la France est dangereuse pour les Réformés. C'est en même temps l'aube de l'*Aufklärung* en Allemagne et du *Siècle des Lumières* en France que Jean-Frédéric va goûter jusqu'à sa mort. En Suisse, on a trouvé un certain équilibre confessionnel et le traité de Westphalie (1648) reconnaît l'indépendance de la Suisse. C'est dans ce contexte que J.-F. Ostervald va vivre jusqu'au 14 avril 1747, date de sa mort à Neuchâtel.

Jean-Frédéric est très doué ; il étudie la théologie à Saumur, académie réputée, rencontre Charles Pajon, grand théologien protestant à Orléans, fréquente savants et académiciens à Paris, passe par Genève, rentre à Neuchâtel où il est admis au ministère diaconal à l'âge de 19 ans ; il est élu pasteur le 14 juin 1699.

En qualité de diacre, il est chargé de l'enseignement du catéchisme (le catéchisme de Heidelberg de 1563 est le manuel en vigueur¹). Ce jeune diacre parle si bien et si clairement que nombre d'adultes viennent l'écouter. Il publie un livre de catéchisme en 1702 qui fait sensation en Europe ; on le traduit très rapidement en allemand, en anglais, en hollandais... il est utilisé dans le canton de Vaud jusqu'en 1874.

Il se préoccupe de la compréhension du texte biblique par tout lecteur, en famille, comme pour préparer les lectures bibliques au culte. Il se met à écrire une introduction pour chaque livre de la Bible et pour chaque chapitre, les *Arguments*, et il ajoute des *Réflexions* à la fin

¹ Ce catéchisme était encore utilisé par un pasteur à Montreux en 1980.

de chaque chapitre², à l'exception des livres apocryphes qui ne sont pas canoniques. Les *Arguments* donnent des renseignements sur les circonstances des chapitres introduits ; ce qu'il écrit est assez semblable à la théologie de l'époque marquée par le siècle des Lumières.

Les *Réflexions* sont le plus souvent des exhortations adressées au lecteur en vue de sa sanctification ; elles sont bien de leur siècle, avec une tendance moralisante et le rationalisme ambiant : *Comment Osée peut-il être prophète et épouser une prostituée sur l'ordre de Dieu ?!* Ou bien : *Voilà ce qu'il ne faut pas faire* (Jg 21), *voilà ce qu'il faut faire* (Rt 2). Ces *Réflexions* parlent aussi au cœur de tous les émigrés et réfugiés chassés de France pour cause de religion, au cœur de ce qu'on appelle alors l'Eglise du Désert ; il y a un encouragement à supporter l'épreuve, en sachant que par delà l'actualité accablante, il y aura un jugement final ; Dieu bénit les fidèles et châtie les persécuteurs.

Ces introductions (*Arguments*) et conclusions (*Réflexions*) avaient d'abord un usage liturgique pour les cultes du jeudi. Une fois publiées sous forme de livret, les Eglises d'Europe s'empressèrent de les traduire ; ainsi, l'archevêque de Canterbury, le Dr Wake, lui écrit *pour ton œuvre biblique incomparable...* et répand ce livret dans toute l'Eglise d'Angleterre (1717-18) ; les Eglises du refuge en Hollande demandent de pouvoir l'éditer pour eux en français ; il est vraisemblablement aussi traduit « en langue moscovite ». Finalement, ces *Arguments* et *Réflexions* qui, jusqu'alors formaient un livret indépendant, sont introduits dans la Bible elle-même dès 1720 à Neuchâtel, en 1722 à Genève, en 1723 à Bâle, en 1724 à Amsterdam.

Les notes en bas de page sont des explications concernant le sens à donner au verset, souvent introduites par *c.a.d.* (c'est-à-dire...), ou l'explication d'un mot ; parfois il veut atténuer la rudesse du verset (Rahab la prostituée, était *une Hôtelière* dans une édition précédente ; celle de 1764 revient en arrière et traduit *courtisane*) ; parfois il suggère

² Certains chapitres n'ont pas de *Réflexion* parce que les éditeurs-imprimeurs eux-mêmes ont estimé qu'ils n'étaient pas judicieux. Ostervald n'a donc rien écrit pour les chapitres du livre du *Cantique des cantiques* et pour plusieurs chapitres de l'Apocalypse. On comprend les problèmes moraux ou rationalistes posés par ces chapitres dans le contexte du XVIII^e s. Faut-il en conclure qu'Ostervald estimait que ces chapitres n'étaient pas à lire ?

une correction, estimant que la traduction est fautive. Rappelons-nous qu'on est au XVIII^e s.

Le texte de la Bible est précédé d'un prologue : *Discours* ; il n'est pas certain que ce soit l'œuvre d'Ostervald. Quant au texte biblique lui-même, il est le résultat du travail des *Pasteurs & des Professeurs de l'Eglise de Genève*.

Précédemment, il y avait eu la fameuse *Bible d'Olivétan*, un cousin de Jean Calvin ; c'est une histoire remarquable : Les Vaudois du Piémont, à l'ouest de Turin, à la frontière italo-française, décident de se rattacher au mouvement de la Réforme, lors d'une visite de Guillaume Farel à leur Synode en 1532. Ceux-ci demandent de pouvoir bénéficier d'une traduction française de la Bible, et c'est Olivétan qui accomplit ce chef d'œuvre. Sa traduction, faite dans les Vallées vaudoises du Piémont, est terminée le 12 février 1535 et imprimée (œuvre gigantesque) le 4 juin de la même année à Neuchâtel³. Les Vaudois versent 800 écus d'or (une somme énorme) en vue de cette impression. C'est la première Bible protestante⁴. Mais la langue française évolue rapidement. La Bible est constamment révisée, d'abord par Olivétan lui-même, en 1536, 1537, 1538 ; en 1540, ce sont les prédicants de Genève qui interviennent, puis Calvin lui-même en 1543 après être revenu d'exil, puis les pasteurs et professeurs de Genève... Tout au début du XVIII^e s. la Compagnie des pasteurs de Genève en confie une fois de plus la révision à une "Commission permanente"... Pourtant, dès la seconde moitié du XVII^e s, Ostervald avait déjà remarqué le décalage entre ce texte et la langue courante. C'est pourquoi, il se met à proposer des modifications linguistiques, "modernisant" l'édition des Genevois. On lui demande de refaire une traduction, ce qu'il refuse ; selon lui, une nouvelle traduction ne peut sortir que de Genève, centre de la Réforme francophone ; sa modestie est

³ Les feuillets étaient envoyés au fur et à mesure de la traduction.

⁴ Elle est bien la première Bible en langue française, mais, en 1523 paraît déjà l'édition d'un Nouveau Testament traduit par Jacques Lefèvre d'Étaples. Celui-ci fait partie d'un groupe marqué par les idées luthériennes qui se répandent en France, le « Groupe de Meaux », heureusement soutenu par Marguerite de Navarre, la sœur du roi François I^{er}.

grande ! D'autre part, sa tâche de pasteur à Neuchâtel l'absorbe trop. Pourtant, il avait déjà exprimé en 1669 le désir de voir apparaître une nouvelle traduction et non des révisions qui toutes descendaient de celle d'Olivétan. Il *améliorait* le texte en mettant en notes au bas des pages les traductions qu'il estimait nécessaires ; il ne touchait pas au texte lui-même. Et pourtant, en 1742, à l'âge de 78 ans, il se met effectivement à retraduire le texte biblique à partir de la Bible dite d'Amsterdam, dont un pasteur réfugié français, David Martin, avait publié le Nouveau Testament en 1686 et la Bible entière en 1707 dans la capitale des Pays Bas. Il y travaille deux ans ; il ne fait donc pas une *traduction* nouvelle, mais une révision approfondie des éditions précédentes, dont la genèse remonte à Olivétan. Terminée en 1744, cette nouvelle traduction est publiée immédiatement. C'est pourquoi, toutes les éditions de cette Bible faites à Neuchâtel s'intitulent : *La Sainte Bible, qui contient le Vieux et le Nouveau Testament, revue et corrigée sur le texte hébreu et grec, par les Pasteurs et les Professeurs de l'Eglise de Genève, avec les Arguments et les Réflexions sur les chapitres de l'Ecriture Sainte, et des notes, par J.-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. A Neuchâtel, de l'imprimerie d'Abraham Boyve et Compagnie, MDCCXLIV.* Par déférence, Ostervald ne dit même pas qu'il en est le traducteur ! Mais, signe incontournable, elle est imprimée à Neuchâtel.

Ostervald meurt en 1747. Les éditions suivantes seront longtemps imprimées à Neuchâtel et en particulier celle que je viens de recevoir comme cadeau précieux, un véritable monument dans ses dimensions et son poids. En 1777, cette Bible est éditée à Lausanne et sort de l'Imprimerie de la Société typographique.

Ostervald au milieu de l’Aufklärung, du piétisme et du siècle des Lumières

La pensée théologique des Réformateurs a été fulgurante et les discussions (appelées *disputes*) étaient riches et animées (voir par exemple le procès-verbal de la *Dispute de Lausanne*). Dès la seconde moitié du XVI^e s. les princes ne veulent plus de luttes théologiques entre protestants et catholiques, puisqu’on a trouvé le moyen de vivre grâce au nouveau dogme politique : *Cuius regio eius religio* (la religion du roi est celle du peuple). La pensée des Réformateurs sera de plus en plus figée au nom de l’orthodoxie (= pensée droite) confessionnelle. Les luthériens seront plus luthériens que Luther et les calvinistes plus calvinistes que Calvin.

En Allemagne, dans un climat de respect de la religion, on essaie d’éclairer le dogme chrétien, la pensée biblique, en fonction des découvertes nombreuses dans le domaine scientifique (par exemple : ce n’est pas le soleil qui tourne autour de la terre, mais la terre autour du soleil). Les croyances du Moyen-âge ont-elles encore leur place dans ce siècle de l’*Aufklärung* qui va *éclairer* le XVIII^e s. ? Le traité de Westphalie (1648) confirme la disparition du St Empire romain germanique, au profit d’une multitude de principautés qui doivent apprendre à vivre côte à côte. Les philosophes penchent pour une tolérance, plutôt que pour la polémique et la guerre, sans s’en prendre à la religion qui fait partie incontestée de la société. C’est le climat de l’*Aufklärung*. On essaie d’adapter science et religion, découvertes et foi chrétienne, raison et révélation. Le protestantisme tend à rapprocher théologie et raison dans une sorte de métaphysique où le dogme est relégué à l’arrière-plan⁵.

⁵ Voir Henri Vuilleumier *Histoire de l’Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*. 4 vol. Ed. la Concorde Lausanne 1930.

Encyclopédie du Protestantisme. Labor et Fides 1995. Art. *Dieu. Lumières. Orthodoxie. Piétisme*.

Louis Perriraz. *Histoire de la théologie protestante aux XVIII^e et XIX^e s.* 2 vol. Ed. Messeiller. Neuchâtel 1951

Cours du prof. E. Mauris *Histoire de la théologie moderne*. Université Lausanne. Notes manuscrites 1953

En France, les mêmes réflexions ont lieu, mais dans un climat totalement différent. La monarchie est absolue et le catholicisme omniprésent et tout puissant. La moindre mise en question par les philosophes peut conduire à la mort. Les protestants en font la dure expérience (Révocation de l'Edit de Nantes en 1685)⁶. Pourtant une soif de liberté politique et philosophique se manifeste, mais contrairement à l'Allemagne, la religion est ridiculisée, l'emprise cléricale catholique conduit à l'irréligion, à l'athéisme. L'Eglise, dit-on, a enténébré les hommes au lieu d'illuminer l'humanité. Le *Siècle des Lumières* impose la raison contre la religion. Ne trouvant pas de compromis permettant un *modus vivendi* tolérant, le XVIII^e s. français se terminera par la Révolution.

En même temps, alors qu'en Allemagne on cherche des points de jonction entre raison et foi, qu'en France on prône l'irreligion, le protestantisme réagit par l'*Orthodoxie* (= pensée droite), l'attachement par principe et sans discussion à la confession de foi helvétique postérieure de 1566⁷ ; LL.EE. de Berne ont imposé cette forme rigide de pensée dans leur province du Pays de Vaud et l'ensemble de leurs terres, interdisant toute *dispute* et autre contestation dans l'Eglise. Elle est la mise en forme de la doctrine réformée helvétique qui systématise la pensée vivante et vivifiante des Réformateurs, mais qui donne une unité aux Eglises de la Confédération. La prédication est fondée sur cette Confession de foi plus que sur l'Ecriture sainte, d'où le côté parfois desséchant et froid de la prédication. La christologie et la foi en la mort salvatrice du Christ et sa résurrection ne sont plus le centre de la réflexion théologique de cette époque. Elle est sclérosée dans le formalisme de l'orthodoxie, dans une dogmatique rationnelle. La doctrine, l'orthodoxie rigide d'un côté, la raison qui met tout en question de l'autre, vont défendre leur position. Il faut *adapter* la religion au

⁶ Henri IV, roi de Navarre devenu roi de France, essaie de pacifier les relations entre catholiques et protestants (pensons au massacre de la St Barthélémy en 1572) en donnant un statut légal aux protestants ; c'est l'Edit de Nantes, en 1595. Les successeurs d'Henri IV vont en diminuer la portée jusqu'à Louis XIV qui l'abroge.

⁷ *Confession & simple exposition de la vraie foy...* Le premier texte français, qui fait suite au texte latin et allemand a été imprimée A GENEVE, de l'Imprimerie de François Perrin M.D.LXVI réédité dans sa forme en *fac simile* par le professeur de Genève Jacques Courvoisier, chez Delachaux et Niestle à Neuchâtel en 1944, dans les cahiers théologiques (N° 5-6). Cette confession compte XXX chapitres développés sur 120 pages. Elle a été la règle de foi de l'Eglise dans le Pays de Vaud jusqu'en 1831.

siècle présent dans l’Aufklärung, il faut la *supprimer* dans le Siècle des Lumières français.

Au moment où se développe cet appauvrissement spirituel, un autre mouvement se répand dès la fin du XVII^e et durant tout le XVIII^e s. en Allemagne et en Suisse, en réaction contre l’orthodoxie dogmatique et l’impérialisme de la raison ; c’est le *piétisme*, évidemment mal vu des Bernois. Dans le contexte de l’Allemagne, piétisme et Aufklärung se côtoient assez facilement. En France c’est impossible par le refus tragique du religieux. Ce mouvement essaie d’apaiser la faim et la soif des fidèles dans leur être intérieur. Il s’agit de vivifier la vie spirituelle, de trouver une communion intime avec Dieu, avec le Christ, de trouver dans la Bible, non pas des renseignements objectifs sur tel ou tel événement, mais d’y découvrir une Parole d’amour, d’espérance, qui fortifie la foi, la communion ecclésiale, le témoignage à rendre à l’extérieur. C’est ce qu’on appelle la piété. Elle est individuelle et doit se répandre par l’amour fraternel et le témoignage. La prédication doit fortifier cette piété en touchant le cœur, l’âme, et pas seulement la raison (qui n’est pas exclue, mais remise à sa juste place). La foi du chrétien est ainsi vivifiée par l’Evangile et produit en lui une sanctification. Le piétisme est le contre-poids à une orthodoxie figée qui a systématisé la doctrine des Réformateurs et pour qui l’énoncé théologique suffit à l’intellect. L’apologétique, la controverse ou la routine n’ont pas de place dans une vraie prédication qui doit nourrir des croyants, et non satisfaire intellectuellement des ”auditeurs” qui viennent écouter un ”discours” éloquent. Cette prédication doit susciter l’amour fraternel et encourager à vivre les *fruits de l’Esprit* (Ga 5 :22). A la fois, il faut nourrir la piété des fidèles et à la fois le faire avec tolérance à l’égard de la société, ce qui rejoint *les Lumières* (Aufklärung) de ce XVIII^e s. en Allemagne. Spener (1635-1705), les Frères moraves avec le comte von Zinzendorf (1700-1760), des Universités comme celles de Giessen, Tübingen, Halle ont un enseignement qui va dans ce sens, ce que souhaitaient aussi des professeurs Levade ou Herzog à l’Académie de Lausanne un peu plus tard.

Ostervald connaît et vit ce rationalisme, cette orthodoxie, et ce piétisme à Neuchâtel. Les *Arguments* et *Réflexions* pour chaque chapitre

de la Bible, de même que ses notes en bas de page vont dans le sens de l'approfondissement de la foi des lecteurs, en les *éclairant* de la *lumière* de la recherche scientifique biblique contemporaine. En cela, sa traduction de la Bible et ses commentaires nous montrent l'importance qu'il attache à une recherche rationnelle en vue d'une foi éclairée par le St Esprit dans la prédication, sans être figée à une formulation orthodoxe médiévale ou renaissante. Il est donc sur une arête d'où l'on risque de tomber soit vers un sentimentalisme, un romantisme pieux et une religion naturelle, soit vers un rationalisme desséchant areligieux et athée. On est effectivement tombé dans ces deux dangers à la fin du XVIII^e s. et au XIX^e s. : soit le Réveil sectaire, soit un christianisme sans foi voire agnostique, pour ne pas dire athée. Ostervald cherche à promouvoir une théologie ferme sans doute, mais éclairée ; c'est pourquoi il forme, avec Samuel Werenfels de Bâle (1657-1704) et Jean-Alphonse Turretini de Genève (1671-1737) ce qu'on a appelé le *Triumvirat helvétique* pour accorder les doctrines protestantes traditionnelles avec la philosophie des Lumières, pour trouver une concordance, des points de jonction, entre la confession de foi chrétienne et les découvertes scientifiques nouvelles, un pont entre la foi et la raison, entre la Bible antique et la science moderne. Cependant, il est et reste fondamentalement attaché à la sainte Ecriture dans un esprit de foi authentique et une piété qui l'anime pleinement.

La vignette de la page de garde de la Bible d'Ostervald est bien du XVIII^e s. ; le graveur de cette vignette (non pas Ostervald lui-même) place au-dessus du monde terrestre et de la nuée, les quatre lettres hébraïques יהוה, mais sans aucune connotation particulière. Dans ce XVIII^e s. siècle, la religion va de soi (en Suisse comme en Allemagne), mais cette religion n'exclut pas la raison. Chacun peut, intérieurement, interpréter ce mot comme il le souhaite. La liberté de croyance est donc totale. Par ces quatre lettres, la religion est évidente, mais les Lumières ne cherchent pas à définir ce qu'est la foi ; elles tentent d'exclure tout ce qui n'est pas *raisonnable*. Comme on le proclame dans la franc-maçonnerie naissante (elle apparaît en 1717 en Angleterre et en 1718 en France), un homme doit être *ni un athée*

stupide, ni un libertin religieux. Celui qui contemple cette vignette se trouve devant un message religieux ; cependant, il n'est pas contraint à une confession de foi, qui est nécessaire en orthodoxie ecclésiastique, mais dont on peut se passer dans la Société, à condition de respecter la Morale.

Dans ces conditions, la théologie risque de devenir une philosophie, une religion naturelle et non plus révélée. A la fin du XVII^e et tout le XVIII^e s. nombre d'ouvrages présentent une vignette assez semblable avec le tétragramme (la franc-maçonnerie, l'ésotérisme, d'autres tendances plus ou moins mystiques) ; d'autres documents ont à la place des quatre lettres hébraïques le mot *DEUS* dans un entourage rayonnant.

Le graveur, par contre, a inscrit la présence du St Esprit. Il a préservé la transcendance divine et l'humanité des quatre évangélistes tout en établissant une relation verticale et descendante, la révélation, par ces "flammes", ce que d'autres représentations similaires avec le tétragramme ne mentionnent pas, ce qui fait toute la différence entre la vignette de la Bible d'Ostervald par rapport à toutes les autres représentations du même genre.

La Bible d'Ostervald



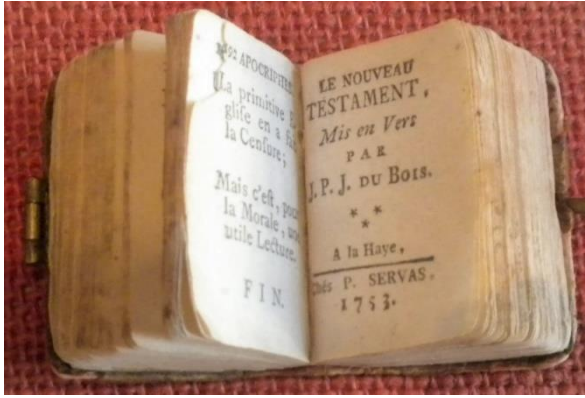
Cet exemplaire de 1764 m'a été donné par un ami

Dominique Bungener

Dimensions : 50 cm x 25 cm x 12 cm. Poids : 5,9 kg

Il y a 3 paginations successives :

Ancien Testament 980 p. Apocryphes 130 p. Nouveau Testament 366 p.



Elle est à l'opposé de celles qui étaient vendues en France à la même époque et qu'on nommait *Bible de chignon*. Leur format était tel que les dames pouvaient facilement en cacher un exemplaire dans leur chevelure. On voit ce format minuscule au Musée du Désert à Mialet en Cévennes (celle-ci date de 1753).

Sur la page de garde, cette Bible a une gravure typiquement réformée, protestante : pas de fioriture, pas d'ange, pas d'objet qui pourrait détourner l'attention. Deux mondes sont représentés : le monde céleste et le monde terrestre, séparés par une *nuée*, une nuée qui enveloppe un mot יהוה (l'Éternel), nuée qui le révèle et



Révélation par le saint Esprit de la Parole de Dieu aux quatre évangélistes

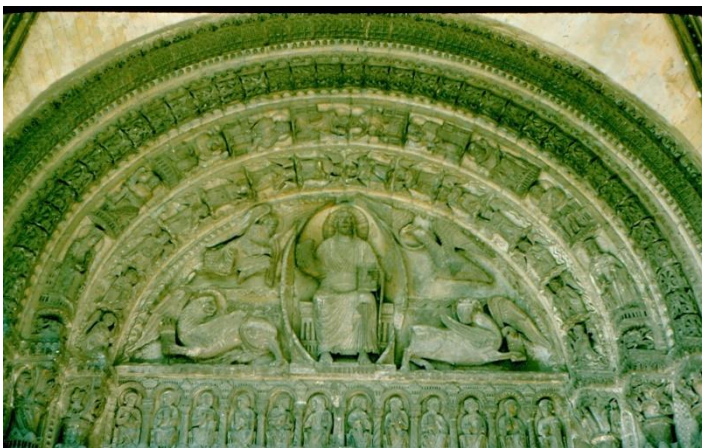
Pages de garde de la Bible et du Nouveau Testament

le cache en même temps, comme au Sinäi (Ex 19 :9 ; 20 :21) ; comme à la tente de la Rencontre, le sanctuaire du désert (Ex 40 :36,36) ; comme lors de l'inauguration du Temple à Jérusalem (1 R 8 :10) ; comme le dit le Ps 18 :10,12 ; comme Jésus au jour de l'Ascension (Ac 1 :9) ; comme lors de son retour (Ap 1 :7 citant Dn 7 :13), comme le rappelle l'apôtre Paul (1 Co 10 :1,2)... La nuée n'est donc pas un simple nuage météorologique ou naturaliste ; il a un sens théologique ; la nuée est présente tout au long de la Bible pour signifier la présence

du Seigneur Dieu, afin que le croyant sache, sans pouvoir le voir, que Dieu est proche (Dt 4 :15 ss). L'attitude de l'homme doit donc être respect, attention, adoration, écoute intérieure ; mais quand il ne l'est pas, quand il se comporte mal et qu'il pèche, alors l'Éternel se retire et *s'enveloppe de nuées* et empêche tout contact avec cet homme (Lm 3 :44).

Au-dessus de la nuée c'est la gloire céleste, la Lumière, et au milieu de ce monde d'en-haut, il n'y a aucune image, aucune figure, aucune représentation qui serait une copie du monde d'en-bas. Il y a ces quatre signes, quatre lettres hébraïques à lire de droite à gauche, le tétragramme (יהוה) pour dire le Nom, imprononçable, de *Celui qui est, qui était et qui vient* (Ap 1 :8), l'Éternel, dans sa majesté invisible et inaccessible. Cette gloire rayonnante illumine ceux qui sont au-dessous de la nuée entr'ouverte.

Mais la gravure insiste aussi sur l'épaisseur de la nuée, son caractère sombre, impénétrable. La *nuée* devient *ténèbre* pour ceux qui sont dessous. Sans lumière, l'homme ne peut que mourir, et ce serait le sort de tous, car il leur est impossible de déchirer ce voile noir pour accéder à la clarté. Donc, l'étonnant, ce ne sont pas ces ténèbres redoutables, c'est la lumière qui vient d'en haut et qui est *révélée* à ceux d'en bas. L'étonnant, le miracle, c'est la lumière du premier plan de la gravure, et non l'épaisseur ténébreuse de l'arrière-plan. Le mot *révélation* signifie littéralement *dévoilement* ; Dieu seul peut déchirer le voile et permettre à l'homme d'être illuminé (Es 63 :19).



Cathédrale de Bourges. Tympan

Et là, au niveau du monde terrestre, quatre hommes sont présents. Leurs visages ne sont pas tournés vers le ciel, dans une adoration béate de l'apparition céleste ; non, leurs yeux fixent le papier sur lequel ils doivent écrire. Qui sont-ils ? La réponse serait impossible

à donner, si le graveur n'avait pas mis quatre signes à côté de chacun de ces hommes : un être à *figure humaine* au-dessus de celui de gauche, un être ressemblant à un *lion* au pied du second homme, un être à tête de *taureau* (derrière l'épaule droite du troisième homme), un être à tête d'*aigle* derrière le quatrième homme. Ces quatre signes trouvent leur origine dans le livre du prophète Ezéchiel, dont les visions sont nombreuses.

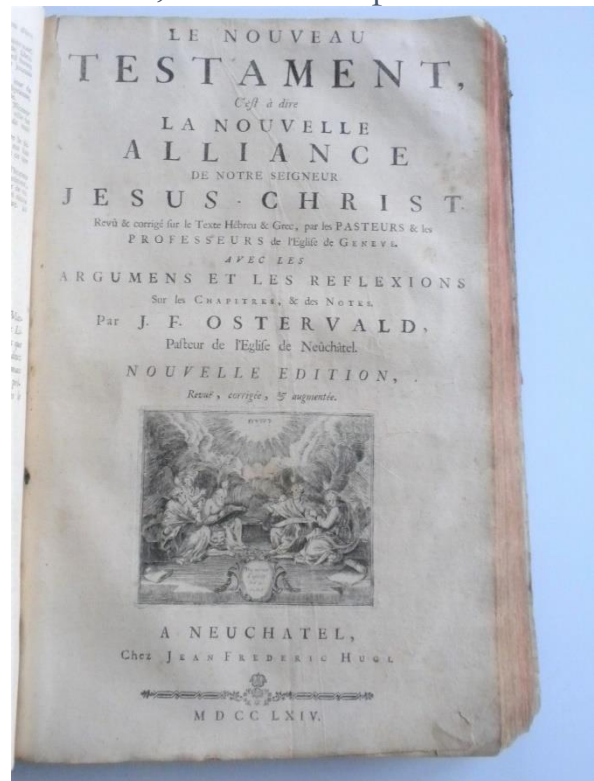
Le prophète « voit » quelque chose ressemblant à quatre⁸ êtres vivants. Chacun d'eux avait quatre visages... l'un des visages ressemblait à celui d'un humain, l'autre à un lion, l'autre à un taureau, l'autre à un aigle (Ez 1 :5,6,10). Tout cela, au milieu d'une grande vision formant tout le premier chapitre de son livre. Le livre de l'Apocalypse s'en inspire largement. Jean l'Ancien (Ap 1 :1,9), responsable des Eglises de la région d'Ephèse et condamné à l'exil sur l'île de Patmos, reprend cette vision : *Au milieu du trône, il y a quatre [êtres] vivants... le premier vivant est semblable à un lion, le second à un veau, le troisième à un homme, le quatrième à un aigle...* (Ap 4 :6-7). Une interprétation de ces quatre [êtres] vivants, (portant chacun quatre visages selon Ezéchiel, détail non repris par l'Apocalypse), nous vient de l'évêque de Lyon, Irénée, qui a échappé aux persécutions en 180. Irénée réfléchit au sens de ces visions et il en conclut que ces quatre visages portés, selon Ezéchiel, par chacun de ces quatre êtres vivants, est l'image prophétique du seul Evangile dont témoignent quatre écrivains qu'on a appelé les évangélistes. L'Evangile est unique, mais il prend quatre formes, selon Matthieu, Marc, Luc ou Jean. Toujours selon Irénée, le premier évangéliste présente le côté humain de



Cathédrale de Lausanne
symbole de l'évangéliste Marc

⁸ Ezéchiel « voit » *quatre êtres vivants* porteurs de 4 visages. Dans l'Apocalypse, il n'y a que quatre êtres vivants ayant chacun un visage différent, avec l'unité du *trône*. Le chiffre 4 est symbolique : les 4 points cardinaux, embrassant toute la terre.

Jésus (Mt 1 :1 ss et sa généalogie ; 26 :37 ss) ; il a donc l'homme comme symbole ; Marc insiste sur les actes de puissance de Jésus (Mc 5 :30 ; 6 :2, 14 ; etc.), le lion en est son symbole ; Luc est sensible au sacrifice dans le Temple de Jérusalem (cf. Lc 1 : 5 ss ; 2 :22-24), dont le taureau est le symbole ; Jean a un langage qui élève la pensée et va directement au but sans hésitation (Jn 1 :14, 18 ; 4 :26 ; etc.), donc l'aigle le représente. Les églises médiévales ont inscrit ces symboles sur le tympan des porches d'entrée, dans un ordre très précis : le Christ en gloire est au centre ; à sa droite en haut, l'homme ; à sa gauche en haut, l'aigle ; à sa droite en bas, le lion ; à sa gauche en bas, le taureau, selon une appréciation de la valeur des figures : l'homme a une valeur supérieure, il est donc à la place d'honneur ; l'aigle vaut plus que les autres animaux, il est placé en haut, mais à gauche ; le lion vaut davantage qu'un bœuf, leur place respective le signale. A la cathédrale de Lausanne, ces symboles sont placés en haut, de part et d'autre du pilier central du porche d'entrée, et en bas de part et d'autre des deux portes ; mais comme il n'y a pas de Christ glorifié central, les symboles ne respectent pas les places droite/gauche. Dans l'église paroissiale de Montreux, l'artiste Jean Prahin a placé ces symboles, en 1973, dans les quatre vitraux de la nef, à partir du chœur et de la chaire, dans la partie supérieure des vitraux pour l'homme (sur fond rouge-feu = l'Esprit) et l'aigle (sur fond bleu = le ciel), dans la partie inférieure pour le lion (sur fond vert = l'eau) et le taureau (sur fond brun = la terre), rappelant ainsi les quatre éléments traditionnels de la nature créée (mais ces éléments (feu, air, eau, terre) ne sont pas fondés sur la Bible).

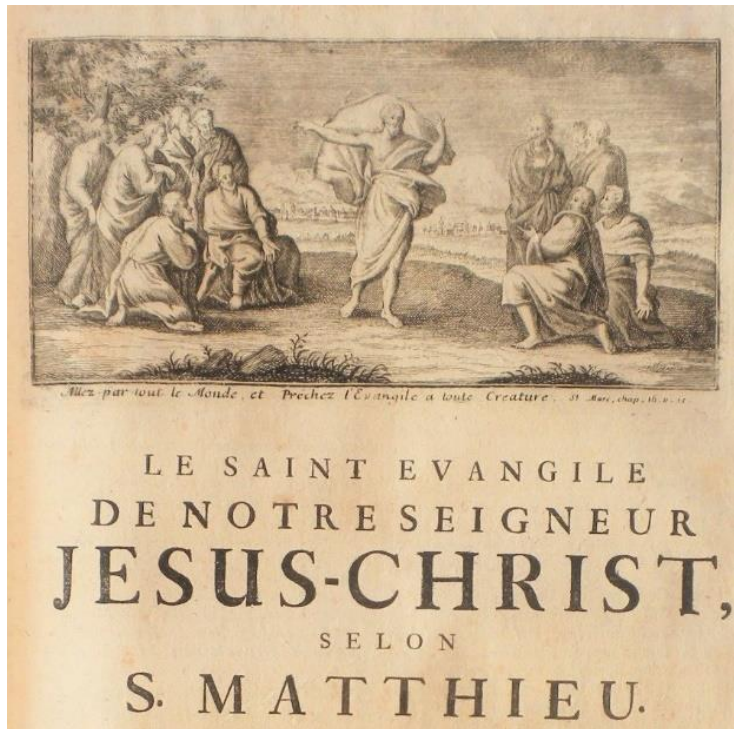


Page de garde du Nouveau Testament

Un dernier détail, très important, de la gravure : Au-dessus de la tête des quatre évangélistes, il y a une flamme de feu, signalant une

relation directe avec la Pentecôte chrétienne : les disciples étaient réunis dans la chambre haute. *Tout à coup... des langues de feu... se posèrent sur chacun d'eux et ils furent remplis du saint Esprit* (Ac 2 :1-4). Le médaillon en avant-scène le précise : *Un même Esprit les anime*. Ce n'est pas la Raison qui conduit les évangélistes ; ils ne font pas œuvre d'historiens objectifs, ni de journalistes, ni d'archivistes. Ils rendent témoignage d'un événement qui les dépasse totalement. Leur mission est de mettre des mots humains à la Parole de Dieu *faite chair* (Jn 1 :14). Leur témoignage a pris la forme des évangiles dans notre Nouveau Testament. Or, un témoignage (μαρτυρία = martyre) se rend devant un tribunal, le tribunal du monde, et les témoins doivent dire la vérité, toute et seulement la vérité. C'est leur mission, leur responsabilité qui, comme ce mot l'indique, sont des *martyrs* (l'Eglise de tous les siècles en sait quelque chose). Jésus avait averti ses disciples qu'ils seraient livrés aux tribunaux : *Ne vous inquiétez pas ; ce que vous aurez à dire vous sera donné à l'heure-même... le saint Esprit de votre Père parlera pour vous* (Mt 10 :16-20).

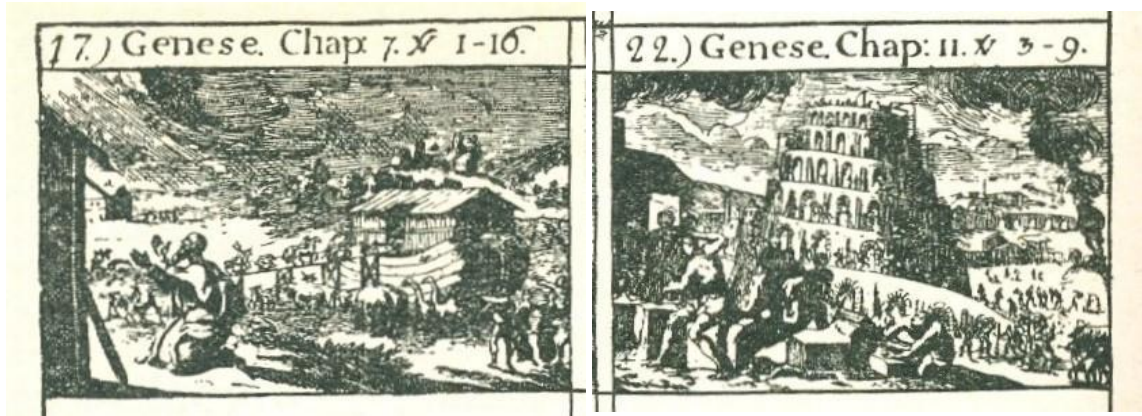
Les quatre évangélistes n'ont rien d'autre à écrire : rendre fidèlement leur témoignage. *Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons* (1 Jn 1 :3). Il y a là ces quatre hommes rendant témoignage, chacun à leur manière, avec leurs propres mots, mais c'est le même Evangile, parce qu'*un même Esprit les anime*. Ces quatre hommes sont placés sous la clarté de יהוה et leur espérance est que cette clarté qui imprègne leur écrit dissipe les ténèbres des nuages noirs qui s'étendent au loin.



Allez par tout le Monde et Prêchez l'Evangile à toute Creature.
St Marc chap 16 v. 15

Cette vignette de la page de garde de la Bible et du Nouveau Testament et qui orne cette Bible d'Ostervald n'est pas unique. Une gravure se trouve aussi en tête de la Genèse et une autre en tête du premier évangile : Celle-ci est l'ordre donné par le Christ de porter l'Évangile *jusqu'aux extrémités de la terre* (Mt 28 :19)⁹.

En 1779, la Bible d'Ostervald est publiée au Locle par l'imprimeur Samuel Girardet, ornée de 466 gravures dues au burin d'Abraham Girardet, fils de l'imprimeur, né en 1764 (plus d'un siècle après Oster-

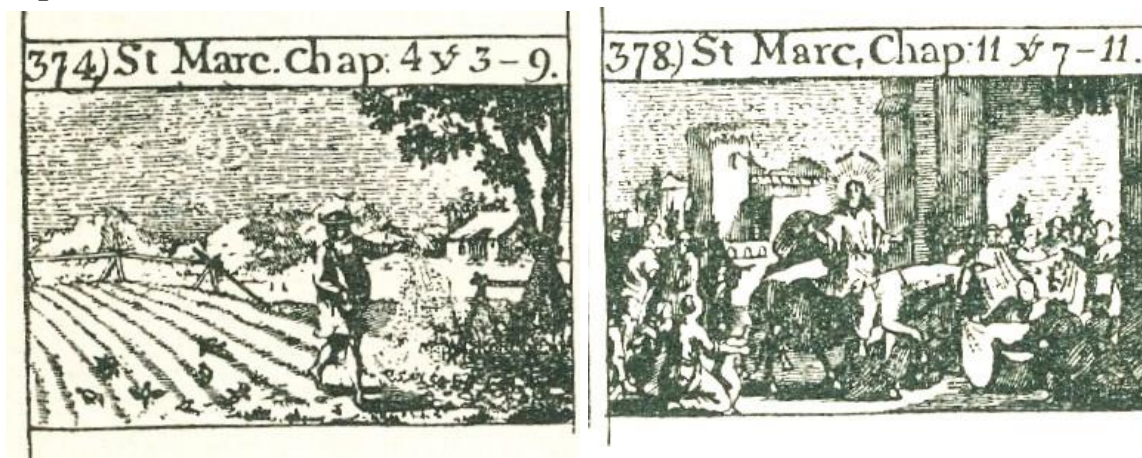


Noé et l'arche

La tour de Babel

Gravures d'A. Girardet 1779

vald) et il n'a que 15 ans ! Son père Samuel lui fait lire le texte biblique chapitre après chapitre... et les gravures naissent, dans l'ordre. Ces images sont accueillies dans les familles comme un trésor supplémentaire ; les petits enfants se mettent à feuilleter la Bible et deviennent rapidement de nouveaux lecteurs.



Gravures d'Abraham Girardet 1779

Parabole du semeur

Entrée de Jésus à Jérusalem

⁹ Le graveur de cette vignette cite la fin de Marc, mais l'imprimeur l'a placée en tête de Matthieu.

A propos du tétragramme au-dessus de la nuée¹⁰ :

י ה ו ה

Nos traductions protestantes de la Bible ont toujours utilisé le terme **l'Éternel**.

Dans l'Ancien Testament, il y a trois mots différents pour dire Dieu :

- *Dieu* (אֱלֹהִים *Elohim*), mot pluriel.
- *Seigneur* (אֲדֹנָי *Adonai*) litt. mon Seigneur, Monseigneur.
- un *mot* qui ne fait pas partie du vocabulaire usuel, imprononçable, parce qu'il est composé de 4 consonnes seulement יהוה (Y H W H).

Le graveur a ajouté, semble-t-il, deux ou trois signes de vocalisation qui proviennent du mot Elohim (אֱלֹהִים) *Dieu*, ou du mot Adonai (אֲדֹנָי) *Seigneur* ; la seconde hypothèse me semble la meilleure. Ce que le graveur a écrit est exact, et la prononciation juive avec ces voyelles est *Adonai*¹¹. Cette subtilité date du X^e s. ap. JC, quand l'autorité rabbinique décida de la vocalisation des mots de la Bible, donc aussi du mot imprononçable qu'il fallait pourtant verbaliser. Ils ont institué ces voyelles pour garantir une lecture liturgique à la Synagogue, ce qui a provoqué une lecture ritualiste et fondamentaliste juive, puisque la prononciation devenait obligatoire, canonique, sauf pour ce mot où les voyelles l'emportent sur les consonnes. Les fondamentalistes chrétiens, qui attachent une importance divine aux lettres (littéralisme), ont estimé que le mot יהוה (le tétragramme du mot יהוה YHWH *Eternel* avec les voyelles du mot אֲדֹנָי *Adonai Seigneur*) devait se prononcer *Jéhovah*, en épelant ce qui est écrit, consonnes d'un mot avec les voyelles d'un autre mot, ce qui est complètement faux. Le protestantisme a longtemps été victime de ce littéralisme ; seuls les *Témoins de Jéhovah* continuent à s'en revêtir. Toute cette subtilité vient du troisième commandement : *Tu ne prendras pas le nom de l'Éternel ton Dieu en vain* (Ex 20 :7) ; il suffit de ne pas le prononcer, mais de dire autre chose à la place (par exemple : *Adonai*) pour être quitte devant Dieu ! Olivétan avait résolu ce problème en interprétant ce *Nom* par *l'Éternel*,

¹⁰ Les lettres sont difficiles à déchiffrer ; tout au moins la deuxième ; mais je ne vois pas d'autres mots qui pourraient être à cet emplacement.

¹¹ Ainsi disait notre camarade gymnasiens juif, fils du rabbin d'Yverdon.

gardant trois mots pour les trois termes hébreux, comme aux siècles avant l'Exil. Le tétragramme se disait en hébreu classique Yahvéh ou Yahou ou Yahoh. Il m'arrive de citer des textes dans la traduction de la TOB¹², mais j'ai toujours traduit ce "Nom" imprononçable de Dieu, YHWH (יהוה), par *l'Éternel*.

Certains savants¹³ se sont posé la question de savoir d'où venait ce mot יהוה. Il pourrait être une exclamation : *ô lui !* Os 10 :2 utilise le pronom personnel sans article, ni antécédent, *lui* (הוא), pour dire יהוה (YHWH). Ce *Lui* serait devenu son Nom (cf. aussi Dt 32 :39).

Dans l'Ancien Testament, ce Nom est révélé d'une manière particulièrement abrupte dans le Décalogue (Ex 20 :2) : *Moi YHWH ton-Dieu* (אֲנִי יְהוָה אֱלֹהֶיךָ) (le *Moi* est plein d'autorité). Il n'y a pas de verbe, seulement ces 3 mots en hébreu, sans explication. Qu'en penser ? Il faut se reporter à la vision du buisson ardent (Ex 3 :13-15) ; Moïse dit à Dieu : *Si je vais vers les enfants d'Israël et que je leur dise « Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous » et qu'ils me disent « Quel est son nom ? », que leur répondre ? Dieu lui dit "Je suis celui qui suis ; tu leur diras « Celui qui s'appelle JE SUIS m'a envoyé vers vous ».* Le mot יהוה est mis en relation avec le verbe être (היה) : *JE SUIS*, nom mystérieux. Dans sa réponse à Moïse, Dieu se révèle, et en même temps il se cache. Dire "Je suis qui je suis", est-ce une manière de dire "Peu t'importe mon nom, tu n'as pas à en savoir plus" ou, plus simplement : "Cela ne te regarde pas" ? Ou bien alors "Je suis toujours, hier, aujourd'hui, demain, éternellement ; je suis en dehors du temps, au-delà du temps, puisque j'ai créé le temps au premier jour de la création" (Gn 1 :3-5). Quand nous lisons dans la Bible les deux mots *JE SUIS*, nous sommes dans un contexte où la proximité de Dieu est tangible, mais aussi son insondabilité. L'Ancien Testament utilise très peu le verbe être contrairement au Nouveau Testament ; par exemple : *Je suis le chemin, la vérité et la vie, je suis la porte, je suis le vrai berger ; etc.* Tous ces *JE SUIS* indiquent cette proximité ; le souverain sacrificateur adjure Jésus : Es-tu le Fils *du Béni ?*¹⁴ ce qui

¹² La TOB traduit le tétragramme par SEIGNEUR ou par DIEU, à la manière de l'anglais ou de l'allemand.

¹³ Mowinckel *The Name of God of Moses* in E. Jacob *Osée* p.74. Cette subtilité disparaît dans nos traductions.

¹⁴ Il s'interdit de prononcer le Nom sacré ; il utilise une périphrase.

signifie dans sa bouche, *le fils de YHWH* sans en prononcer le Nom ; et Jésus le confirme par une réponse dramatiquement lapidaire, mais combien extraordinaire... et divine : *Moi je-suis*¹⁵ ; 2 mots en grec (εγω ειμι) (Mc 14 :61-62), aussi lapidaires que ceux d'Ex 20. La parole de Jésus qui dit *JE SUIS* nous met donc en présence de Dieu lui-même (cf. Jn 8 :58 où Jésus affirme son éternité).

D'où la traduction, ou mieux l'interprétation de ce nom mystérieux, imprononçable puisqu'il n'a que des consonnes, par *l'Eternel*, comme l'a fait Olivétan au XVI^e s., afin de sauvegarder le mystère et d'utiliser un vocable qui ne puisse pas être endossé par quelqu'un d'autre, sinon Jésus lui-même. Dieu est unique, son nom est unique et ne convient qu'à lui¹⁶. La réflexion d'Olivétan a été profonde ; le mot choisi ne peut s'appliquer qu'à Dieu, le Seigneur du ciel et de la terre, le Créateur de toute chose, y compris du temps, de l'Histoire, de l'espace, du cosmos, afin que les mots *Seigneur* et *Dieu* gardent leur véritable sens et n'interfèrent pas avec le mot hébreu YHWH (יהוה). Le terme *l'Eternel* ne peut s'appliquer qu'au Roi des rois, au Dieu des dieux et au Seigneur des seigneurs (Dt 10 :17 ; 1 Tm 6 :15 ; Ap 17 :14).

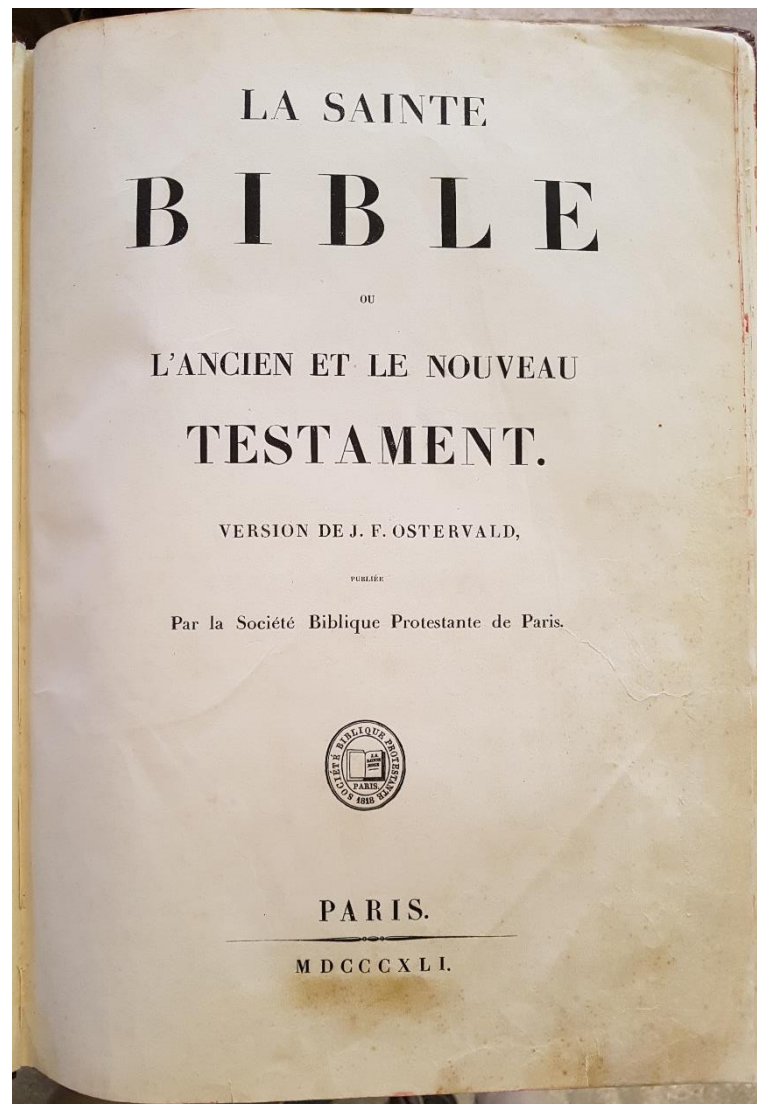
Ce Nom, pas plus que sa traduction/interprétation, ne doit pouvoir être appliqué à un humain ; il concerne une Personne Tout Autre, unique *qui est, qui était et qui vient* (Ap 1 :8), qu'on peut mettre en parallèle avec cette confession de foi : *Jésus est le même hier, aujourd'hui, éternellement* (He 13 :8). Le mot *Eternel* est devenu un Nom propre correspondant à cette Personne unique qui est notre Seigneur et notre Dieu. Il faut donc trois mots différents pour respecter le texte de la Sainte Ecriture. Cette expression est donc une invention géniale d'Olivétan.

¹⁵ Nos traductions françaises ajoutent un mot : *Je le suis*, ce qui banalise totalement la réponse de Jésus. La note de la TOB ne le mentionne pas.

¹⁶ C'est le commentaire d'Olivétan lui-même. Il ajoute que le terme *Seigneur* peut aussi s'appliquer à un homme (la noblesse de son temps) et que le mot *Dieu* concerne toutes les divinités, notamment Zeus qui est à l'origine du mot *dieu*.

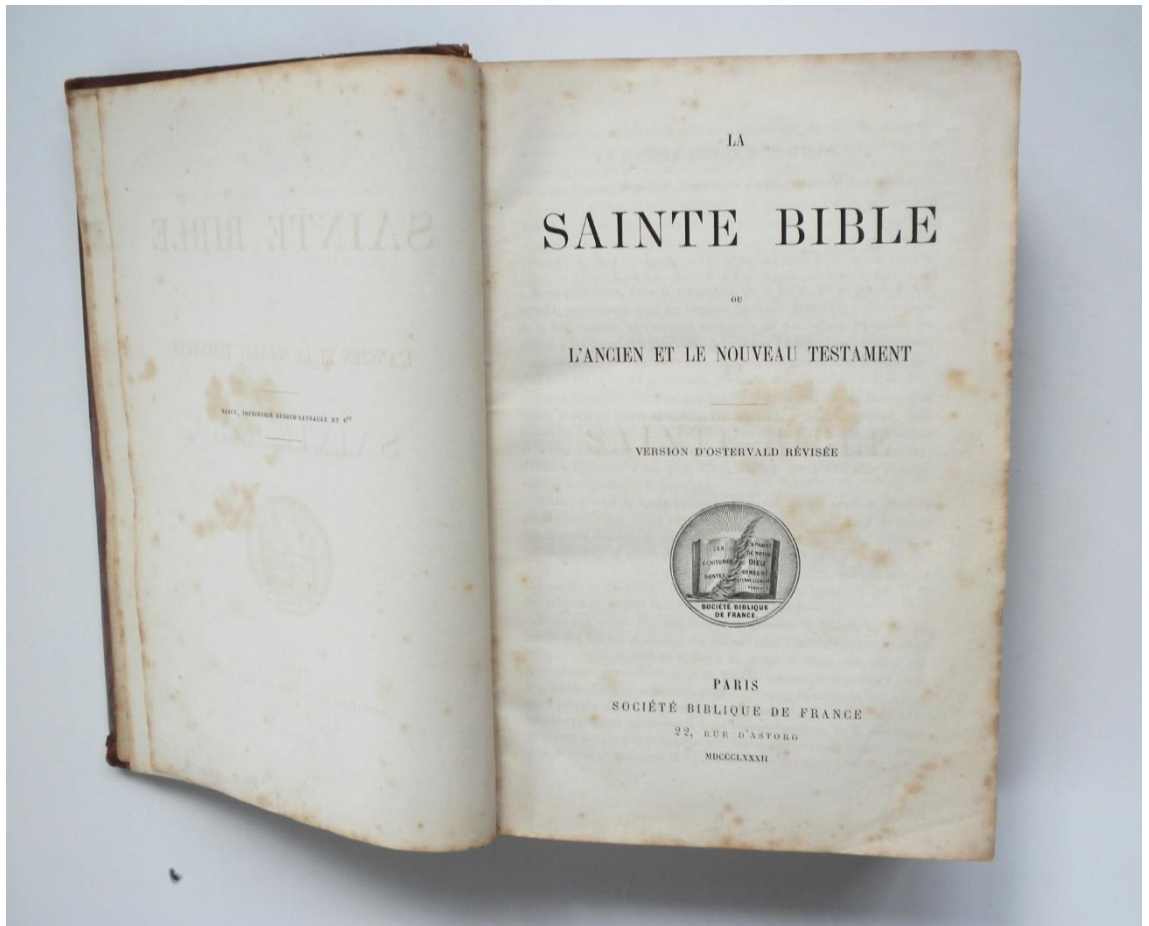
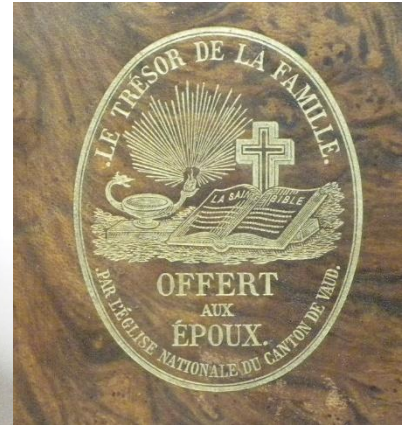
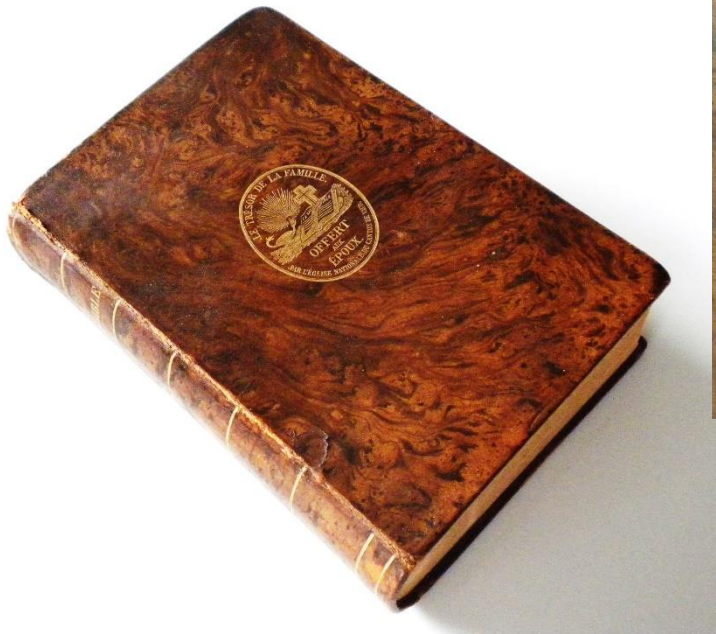
Les éditions subséquentes

Au début du XIX^e s., le mouvement piétiste et du Réveil ouvre à Paris, comme à Genève ou Lausanne, des succursales de la Société biblique britannique et étrangère. Le fondamentalisme qui caractérise cette institution se scandalisera de ce que la parole d'homme (Ostervald dans les *Arguments* et les *Réflexions*) soit mêlée à la Parole de Dieu (le texte biblique dicté par Dieu) ; pour cette raison, ces Sociétés bibliques suppriment de leurs éditions non seulement les *Arguments* et les *Réflexions*, mais aussi les livres apocryphes. La Société biblique de Paris édite dès le début du XIX^e s. *la Bible d'Ostervald*, en ne tenant aucun compte de l'histoire des révisions anciennes ; elle ne cite que le grand pasteur de Neuchâtel et plus *les Pasteurs et professeurs de Genève*. Les Sociétés bibliques de Genève et de Lausanne commandent leur matériel à Paris ; toute la Suisse romande reçoit ces éditions-là et celles du Canton de Neuchâtel sont arrêtées.

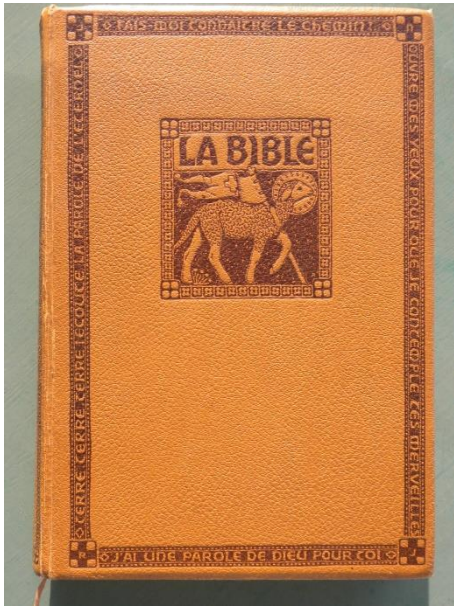


Temple des Planches Montreux. Bible d'Ostervald de 1841
Paris – imp. DE MOQUET et Compagnie, Rue de la harpe, 90

J'ai la Bible de mariage de mon arrière-grand-père ; elle date de MDCCCLXXXII. Il n'y a plus ni vignettes, ni gravures.



Le Trésor de la famille offert aux époux par l'Eglise nationale du canton de Vaud à Alfred Fischer et à Marie Rosine, née Matti, le 24 novembre 1883 dans l'église de Montagny. Bible de mariage d'Ostervald, édition Sté biblique de France 1882



Bible de mariage, version synodale, ornée par Philippe Robert donnée par l'Eglise à l'occasion de mon mariage comme à tous les couples

Plus près de chez nous, la révision du texte se poursuit avec le professeur Louis Segond, pasteur à Genève. Il édite d'abord un Ancien Testament à Genève en 1873, puis un Nouveau Testament en 1880. La Bible complète est publiée à Oxford en 1880. Au début du XXI^e s. la version Segond est encore éditée.

Finalement ce qu'on appelle la version Synodale¹⁷ à la fin du XIX^e s. est imprimée seulement en 1922 à Lausanne¹⁸. Le travail de mise à jour du langage du Livre est donc constant. Toutes ces éditions protestantes ont respecté l'originalité et la justesse de cette manière de comprendre le Nom : *l'Eternel*. Les traductions subséquentes, œcuméniques, n'ont plus voulu utiliser ce terme et se

sont contentées des mots *Dieu* et *Seigneur*, alors qu'en hébreu il y en a trois, ce qu'Olivétan avait respecté.

Dans le cadre de mes études et de mon travail de recherche théologique, dans ma lecture de l'hébreu de l'Ancien Testament, je lis toujours le tétragramme et le prononce *Yahvéh*, ce que je ne fais jamais dans la prédication et le cadre du culte où je dis *l'Eternel*.

¹⁷ A Paris, une Commission de linguistes provenant de toutes les tendances protestantes et de toutes les régions francophones se mit à établir un texte sûr de l'Ancien et Nouveau Testaments en 1889, à la suite une décision du Synode des Eglises de France réuni à Nantes. En 1905, on publia un texte dit de *Révision synodale*, d'où le nom de cette dernière version des Bibles protestantes en français. L'édition de cette Bible s'est réalisée dans l'imprimerie de *la Concorde* créée dans ce but, et dont l'histoire est racontée magnifiquement dans *la Bible chez nous* de Jules Vincent, 1949, édition de l'Eglise nationale vaudoise. Jules Vincent était alors secrétaire romand de la Société des Ecoles du Dimanche.

¹⁸ C'est la première guerre mondiale qui a retardé le travail, puis l'impossibilité d'avoir du *papier-bible*. Vers 1919, nos Eglises étaient en manque au point qu'elles donnaient un *Bon pour une Bible* aux couples qui se mariaient ! La Bible ornée par Philippe Robert parut en 1930.

Notre communion avec le judaïsme

Le *Rituel des Prières* des Communautés israélites en Alsace et en Suisse, édité après la seconde guerre mondiale, en 1945, a repris le mot *Eternel* pour traduire le tétragramme divin. Les protestants, qui l'emploient aussi, sont donc en bonne et fraternelle compagnie¹⁹. Lors d'une conversation avec le ministre officiant de la synagogue à Fribourg, je lui ai posé la question de savoir quel mot il utilisait pour parler de Dieu ; il m'a répondu immédiatement "Mais je dis : l'Eternel !" Pour lui, cela allait de soi. Cette caractéristique en langue française est donc solidement fondée.



Deux vitraux (sur 4)
de Jean Prahin, artiste
peintre et maître verrier,
dans l'église des Planches
à Montreux en 1973.

A gauche : symbole de
l'évangéliste Jean
(placé en haut du vitrail).
A droite : symbole de
l'évangéliste Luc
(placé en bas du vitrail).



¹⁹ L'interdiction de prononcer le nom divin par crainte de le profaner date du judaïsme, dont Esdras est l'un des premiers représentants ; dans tout l'Ancien Testament, le nom YHWH, prononcé peut-être Yahou et que nous traduisons par l'Eternel, était dans la bouche de tous les Israélites. Quantité de noms de personnes sont composés avec le nom Yahou. L'utiliser en conformité avec tout l'Ancien Testament est donc absolument licite.

Dans cette collection :

Le Règne animal dans la Bible (avec 5 cahiers) :

Cahier 1 : Les Animaux dans la Bible, suivi de Les Anges 2014 v.4.2 (141 p.)

Cahier 2 : L'être Humain : Un couple 2013 v.2.9 (113 p.)

Cahiers 3 et 4: L'être humain une unité : Chair, Ame, Esprit, Corps 2013. v.4.3 (177p.)

Cahier 5 : L'Existence humaine : Naissance, vie, mort. Et avant ? Et après ? 2009 v.5.2 (140 p.)

Le Règne végétal dans la Bible 2008. v.2 (200 p.)

Le Règne minéral dans la Bible 2015. v.11 (188 p.)

Les Langues de la Bible 2018 v.6 (62 p.)

L'Évangile en espérance (Ezéchiel 36 : 16-38) 2010 v.1(67 p.)

Le livre d'Esdras 2014 v.3.12 r.v. (77 p.)

Le livre de Néhémie 2014 v.1.93 r.v. (59 p.)

Les livres d'Esdras et de Néhémie (revu et augm.) 2016 v.7.41 (192 p.)

Deux Psaumes (145 et 36) 2014 v.1 (22 p.)

Le ministère pastoral : un service particulier 2020 Passion v.3 (259 p.)

Les LEULEU 1930 – 1955. Un quart de siècle de souvenirs 2015 v.2 r.v. (174 p.)

Le livre d'Esther 2017 v.2.21 (180 p.)

La religion cananéenne et la Bible 2019 v.6 (91 p.)

La religion de Mithra 2019 v.8 (36 p.)

Les cinq Rouleaux dans la Bible 2019 v.8 (132 p.)

Ruth (1^{er} rouleau) 2019 v.8 (24 p.)

Cantique des cantiques (2^e rouleau) 2019 v.7 (18 p.)

Qohèlèth/Ecclésiaste (3^e rouleau) 2019 v.7 (35 p.)

Lamentations (4^e rouleau) 2019 v.6 (26 p.)

Esther (5^e rouleau) 2019 v.6 (25 p.)

La Bible d'Ostervald 2019 v.5 (24 p.)

La crise religieuse dans le Canton de Vaud au XIX^e s. : Naissance des Eglises libre et nationale 2020 v.12. (138 p.)

Doc. G.Leuenberger/Théol.2/ Bible d'Ostervald/ Bible d'Ostervald v.5 sans reliure